

Histoire des Arts

Objet d'étude : Le court métrage de Jean Gabriel Périot, « Eût-elle été criminelle ... », 2006.

I) Préparation au visionnement du film

A) La Libération telle qu'on la retrouve le plus souvent dans nos manuels scolaires

Vous avez sous les yeux, la couverture de la revue « L'Histoire » datée du mois de juillet - août 1994, consacrée au cinquantième anniversaire de la Libération.

Rédigez un commentaire de 5 à 10 lignes qui servirait de légende à cette photographie datée du 25 août 1944 lors de la Libération de Paris



B) Un autre regard sur la Libération

Document1 : Chartres, le 18 Août 1944



Document 2 « Femmes tondues » : La Lozère libre, 15 octobre 1944.

Le maquis est arrivé d'hier et déjà le peuple réclame justice... Le boulevard de la Poste est noir de monde et la foule s'étale très dense sur les trottoirs.

« On va tondre les femmes ! » Les malheureuses filles d'Ève paraissent enfin sur le balcon de l'hôtel de Paris où la fameuse opération doit avoir lieu. Les huées de la foule les accueillent. Une voisine a reconnu parmi elles une connaissance et m'explique déjà, dans les détails, les relations intimes... Trois coiffeurs, les plus jeunes, comme pour mortifier davantage encore ces malheureuses, s'exécutent aussitôt. La première, mal rassurée, s'assied sur la chaise de torture et le spectacle commence, très populaire. Quelques privilégiés, sur le bord du trottoir, d'autres hissés un peu partout, sur les tables et les bancs, en jouissent pleinement. Ils trépignent d'aise, s'écrasent littéralement, se triturent les pieds pour être au premier rang. Les mèches brunes ou blondes s'envolent comme à regret et les têtes apparaissent nues, affreusement nues ! Je n'aurais jamais cru que la chevelure contribuât ainsi au charme de la femme ! Elles apparaissent maintenant, tels de grands garçons manqués, sortis de la brousse. Les unes, les yeux chargés d'éclairs et de rage impuissante défient la foule et ses quolibets ; les autres, telle cette pauvre gamine, pleurent en silence... Il est toujours triste de voir pleurer une femme...

Parmi tous ces badauds, les uns rient aux éclats avec des contorsions d'épileptiques ; les autres hurlent, clament leur mépris. Il y a aussi les écœurés, les gens dignes, car il y a de tout dans une foule. La foule, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous et chacun réagit selon son tempérament et son éducation, s'il ne se laisse pas trop impressionner par l'atmosphère régnant autour de lui. Un coiffeur décidément fort habile dépêche trop vite sa besogne. Un confrère, par un raffinement de cruauté qui fait mal au cœur, semble prendre un malin plaisir à compléter sur cette pauvre tête l'œuvre des ciseaux par celle du rasoir. Et comme si le châtiment ne suffisait pas, pour satisfaire cette foule en délire, elles apparaissent maintenant face au peuple comme devant l'objectif... et recueillent quelques méchancetés nouvelles. Puis c'est le triste défilé à travers les boulevards de notre ville, toujours au milieu des rires et des injures. « C'est bien fait ! » crient les gamins à tue-tête, sur l'air des lampions.

Et tous ces gens, qui auraient pu être satisfaits du spectacle unique qu'on vient de leur offrir, devenus soudain exigeants, estiment que l'opération n'a pas assez duré, que d'autres, bien d'autres femmes auraient dû subir le même sort, écartées délibérément à cause de leur naissance ou de leurs relations... Justice distributive ou justice de classe ? La foule est moutonnière, elle est parfois puérile et cruelle. Et c'est pourtant la même foule qui, le matin même, suivait si dignement les cercueils de nos martyrs.

Document 3 :

« Des femmes désignées à la vindicte publique tondues violentées, tuées parfois... Tel est bien l'aspect le plus barbare de la libération du territoire. Un phénomène qui a fait des milliers de victimes mais si gênant que les historiens l'ont longtemps passé sous silence. Longtemps, les femmes tondues à la Libération ont été négligées par les historiens. Ce sont essentiellement des romans, des chroniques, des photographies, des films, des chansons qui en ont entretenu le souvenir. Citons pour mémoire, parmi tant d'autres. Le Quintette d'Avignon de Lawrence Durrell, Le Sourire du chat de François Maspero, les Carnets de Louis Guilloux, Hiroshima mon amour de Marguerite Duras et Alain Resnais, Le Vieil Homme et l'enfant de Claude Berri, la célèbre photo de Robert Capa, prise à Chartres au lendemain de la libération de la ville par les Américains, sans oublier La Belle qui couchait avec le roi de Prusse de Georges Brassens... Dans une historiographie guidée par la trame événementielle, politique et militaire, elles ne trouvaient leur place qu'en passant. Elles restaient pour ainsi dire innommables. Et pourtant, on a tondu plusieurs milliers de femmes, des dizaines de milliers peut-être. Les recherches les plus récentes sur les tontes font apparaître que l'on a tondu dans les grandes villes comme dans les bourgades, dans les régions où le maquis avait durement affronté l'occupant et ses séides français, comme en Dordogne, et dans celles où la présence massive de ces derniers empêchait l'action de la Résistance, comme dans le Cotentin, dans les marches annexées par le III^e Reich que l'on a longtemps crues préservées de ce phénomène, en Ardennes et en Alsace, par exemple, comme en Bretagne, dans les localités où de rudes affrontements avaient eu lieu entre les Alliés et la Wehrmacht comme dans d'autres où les Allemands s'étaient retirés sans combat... On a tondu en l'absence de toute directive centrale et de plan concerté, mais avec une régularité et un acharnement qui, rétrospectivement, choquent et stupéfient. Qu'au fil du temps la violence des images des tondues n'ait cessé de hanter les Français suffit d'ailleurs à signifier l'importance du phénomène. Les tontes commencent, dans les régions libérées, dès les premiers jours qui suivent le débarquement allié en Normandie, et se poursuivent au fil des combats jusqu'à la fin de l'hiver 1944-1945. Elles connaissent un regain au lendemain de la capitulation de l'Allemagne, avec quelques prolongements jusqu'à la fin de l'année 1945... La tonte des femmes est sans nul doute un rite de passage (de l'état de guerre à l'état de paix, de l'Occupation à la Libération, de la condition de vaincu à celle de vainqueur) et de purification (du pétainisme, de la Collaboration, de l'attentisme de beaucoup de Français), via la désignation d'un bouc émissaire : la persécution d'une prétendue coupable possédant toutes les caractéristiques d'une victime, il s'agissait généralement de femmes isolées, d'un faible niveau culturel, sans réelle conscience politique. On leur reprochait indistinctement leurs amours antipatriotiques avec un soldat allemand, leurs activités de marché noir, leurs dénonciations, leurs états de service dans un établissement réquisitionné par la Wehrmacht, leur enrôlement au service de la Gestapo, leur fréquentation des milieux collaborationnistes, la vente de leurs charmes à l'occupant, etc. Cette « justice » directe, expéditive ne se soucie pas d'établir des crimes ou des délits ni de les sanctionner selon leur gravité, mais de produire un spectacle vindicatif et libérateur, où la tonduë joue le rôle de l'ennemi vaincu. Partout, les tontes se présentent comme une fête sauvage, une cérémonie, un carnaval ou un charivari destiné à canaliser et purger les passions populaires, à conjurer le spectre de la guerre civile franco-française et à hâter le rétablissement de l'ordre légitime. Aussi trouve-t-on dans la plupart des cas des éléments de « scénographie » qui les situent au carrefour des frairies populaires et des grandes scènes de persécution d'antan : cortèges bruyants traversant ville ou village, travestissements de la tonduë dont le front s'orne de croix gammées, inscriptions vengeresses inscrites au goudron ou à la peinture sur différentes parties du corps des « pécheresses » (« a fait fusiller son mari », « a couché avec les Boches », « collabo »...), exécution de la « sentence » sur une estrade située devant un bâtiment public, mélange inextricable de rires et de violence. Mais, encore une fois, au-delà de cette forme générale, le tableau des tontes présente une infinie diversité. Ici, la tonte est encadrée par le maquis descendu des montagnes, dans le but de réduire les tensions, voire d'édifier la population : les prostituées, victimes idéales, se prêtent de bonne ou de mauvaise grâce à la « cérémonie », puis l'on passe à l'ordre du jour — le rétablissement de l'ordre républicain. Là, la foule des résistants de la vingt-cinquième heure et des héros improvisés s'empare d'une « boniche » que leur désigne la rumeur publique, la tond, la violente, la tue parfois...Malgré ces variantes, il demeure que, dès l'après-guerre, la femme tonduë est apparue comme la victime de la lâcheté des hommes. Le roman (par exemple, pour la littérature populaire, Les Combattants du petit bonheur d'Alphonse Boudard, Le Diable en rit encore de Régine Deforges, Allemande de François Nourissier), notamment, a beaucoup contribué à imposer cette image : la tonduë devenait la victime de la populace, de ses dévouements incontrôlés. Les violences sexistes de la Libération, dès lors, passaient sur le compte du « on » indéterminé de la mauvaise foule. Or, une approche systématique et raisonnée du phénomène, fondée sur l'examen des sources disponibles, tend à modifier sensiblement ce tableau : autant que de spontanéité désordonnée, il y a, dans les tontes, de l'organisation, de l'ordre, c'est-à-dire souvent des décisions locales imputables aux autorités provisoires du moment, des mises en scène conçues par elles avec plus ou moins de soin. Libérateurs, gendarmes, nouvelles autorités ont été, plus souvent qu'à leur tour, saisis par l'objectif du photographe sur le lieu de la tonte, dans le feu de l'action. Toute la difficulté, bien sûr, est de comprendre ces noces incongrues de la fête sauvage et du souci de l'ordre...

Alain Brossat, revue, l'Histoire numéro spécial, la France libérée, août 1994

Consignes :

- 1. Retrouvez sur le document 3, le nom du photographe qui est l'auteur de la prise de vue réalisée à Chartres en Août 1944.**

Document 3 :

« Des femmes désignées à la vindicte publique tondues violentées, tuées parfois... Tel est bien l'aspect le plus barbare de la libération du territoire. Un phénomène qui a fait des milliers de victimes mais si gênant que les historiens l'ont longtemps passé sous silence. Longtemps, les femmes tondues à la Libération ont été négligées par les historiens. Ce sont essentiellement des romans, des chroniques, des photographies, des films, des chansons qui en ont entretenu le souvenir. Citons pour mémoire, parmi tant d'autres. Le Quintette d'Avignon de Lawrence Durrell, Le Sourire du chat de François Maspero, les Carnets de Louis Guilloux, Hiroshima mon amour de Marguerite Duras et Alain Resnais, Le Vieil Homme et l'enfant de Claude Berri, la célèbre photo de **Robert Capa**, prise à Chartres au lendemain de la libération de la ville par les Américains, sans oublier La Belle qui couchait avec le roi de Prusse de Georges Brassens... Dans une historiographie guidée par la trame événementielle, politique et militaire, elles ne trouvaient leur place qu'en passant. Elles restaient pour ainsi dire innommables. Et pourtant, on a tondu plusieurs milliers de femmes, des dizaines de milliers peut-être. Les recherches les plus récentes sur les tontes font apparaître que l'on a tondu dans les grandes villes comme dans les bourgades, dans les régions où le maquis avait durement affronté l'occupant et ses séides français, comme en Dordogne, et dans celles où la présence massive de ces derniers empêchait l'action de la Résistance, comme dans le Cotentin, dans les marches annexées par le III^e Reich que l'on a longtemps crues préservées de ce phénomène, en Ardennes et en Alsace, par exemple, comme en Bretagne, dans les localités où de rudes affrontements avaient eu lieu entre les Alliés et la Wehrmacht comme dans d'autres où les Allemands s'étaient retirés sans combat... On a tondu en l'absence de toute directive centrale et de plan concerté, mais avec une régularité et un acharnement qui, rétrospectivement, choquent et stupéfient. Qu'au fil du temps la violence des images des tondues n'ait cessé de hanter les Français suffit d'ailleurs à signifier l'importance du phénomène. Les tontes commencent, dans les régions libérées, dès les premiers jours qui suivent le débarquement allié en Normandie, et se poursuivent au fil des combats jusqu'à la fin de l'hiver 1944-1945. Elles connaissent un regain au lendemain de la capitulation de l'Allemagne, avec quelques prolongements jusqu'à la fin de l'année 1945... La tonte des femmes est sans nul doute un rite de passage (de l'état de guerre à l'état de paix, de l'Occupation à la Libération, de la condition de vaincu à celle de vainqueur) et de purification (du pétainisme, de la Collaboration, de l'attentisme de beaucoup de Français), via la désignation d'un bouc émissaire : la persécution d'une prétendue coupable possédant toutes les caractéristiques d'une victime, il s'agissait généralement de femmes isolées, d'un faible niveau culturel, sans réelle conscience politique. On leur reprochait indistinctement leurs amours antipatriotiques avec un soldat allemand, leurs activités de marché noir, leurs dénonciations, leurs états de service dans un établissement réquisitionné par la Wehrmacht, leur enrôlement au service de la Gestapo, leur fréquentation des milieux collaborationnistes, la vente de leurs charmes à l'occupant, etc. Cette « justice » directe, expéditive ne se soucie pas d'établir des crimes ou des délits ni de les sanctionner selon leur gravité, mais de produire un spectacle vindicatif et libérateur, où la tonduë joue le rôle de l'ennemi vaincu. Partout, les tontes se présentent comme une fête sauvage, une cérémonie, un carnaval ou un charivari destiné à canaliser et purger les passions populaires, à conjurer le spectre de la guerre civile franco-française et à hâter le rétablissement de l'ordre légitime. Aussi trouve-t-on dans la plupart des cas des éléments de « scénographie » qui les situent au carrefour des fratries populaires et des grandes scènes de persécution d'antan : cortèges bruyants traversant ville ou village, travestissements de la tonduë dont le front s'orne de croix gammées, inscriptions vengeresses inscrites au goudron ou à la peinture sur différentes parties du corps des « pécheresses » (« a fait fusiller son mari », « a couché avec les Boches », « collabo »...), exécution de la « sentence » sur une estrade située devant un bâtiment public, mélange inextricable de rires et de violence. Mais, encore une fois, au-delà de cette forme générale, le tableau des tontes présente une infinie diversité. Ici, la tonte est encadrée par le maquis descendu des montagnes, dans le but de réduire les tensions, voire d'édifier la population : les prostituées, victimes idéales, se prêtent de bonne ou de mauvaise grâce à la « cérémonie », puis l'on passe à l'ordre du jour — le rétablissement de l'ordre républicain. Là, la foule des résistants de la vingt-cinquième heure et des héros improvisés s'empare d'une « boniche » que leur désigne la rumeur publique, la tonduë, la violente, la tue parfois...Malgré ces variantes, il demeure que, dès l'après-guerre, la femme tonduë est apparue comme la victime de la lâcheté des hommes. Le roman (par exemple, pour la littérature populaire, Les Combattants du petit bonheur d'Alphonse Boudard, Le Diable en rit encore de Régine Deforges, Allemande de François Nourissier), notamment, a beaucoup contribué à imposer cette image : la tonduë devenait la victime de la populace, de ses dévouements incontrôlés. Les violences sexistes de la Libération, dès lors, passaient sur le compte du « on » indéterminé de la mauvaise foule. Or, une approche systématique et raisonnée du phénomène, fondée sur l'examen des sources disponibles, tend à modifier sensiblement ce tableau : autant que de spontanéité désordonnée, il y a, dans les tontes, de l'organisation, de l'ordre, c'est-à-dire souvent des décisions locales imputables aux autorités provisoires du moment, des mises en scène conçues par elles avec plus ou moins de soin. Libérateurs, gendarmes, nouvelles autorités ont été, plus souvent qu'à leur tour, saisis par l'objectif du photographe sur le lieu de la tonte, dans le feu de l'action. Toute la difficulté, bien sûr, est de comprendre ces noces incongrues de la fête sauvage et du souci de l'ordre...

Alain Brossat, revue, l'Histoire numéro spécial, la France libérée, août 1994

Consignes :

- 1. Retrouvez sur le document 3, le nom du photographe qui est l'auteur de la prise de vue réalisée à Chartres en Août 1944.**
- 2. Donnez du sens à cette photographie grâce aux documents 2 et 3. Que nous montre-t-elle ? Que raconte-t-elle**

Document1 : Chartres, le 18 Août 1944



Document 2 « Femmes tondues » : La Lozère libre, 15 octobre 1944.

Le maquis est arrivé d'hier et déjà le peuple réclame justice... Le boulevard de la Poste est noir de monde et la foule s'étale très dense sur les trottoirs.

« On va tondre les femmes ! » Les malheureuses filles d'Ève paraissent enfin sur le balcon de l'hôtel de Paris où la fameuse opération doit avoir lieu. Les huées de la foule les accueillent. Une voisine a reconnu parmi elles une connaissance et m'explique déjà, dans les détails, les relations intimes... Trois coiffeurs, les plus jeunes, comme pour mortifier davantage encore ces malheureuses, s'exécutent aussitôt. La première, mal rassurée, s'assied sur la chaise de torture et le spectacle commence, très populaire. Quelques privilégiés, sur le bord du trottoir, d'autres hissés un peu partout, sur les tables et les bancs, en jouissent pleinement. Ils trépignent d'aise, s'écrasent littéralement, se triturent les pieds pour être au premier rang. Les mèches brunes ou blondes s'envolent comme à regret et les têtes apparaissent nues, affreusement nues ! Je n'aurais jamais cru que la chevelure contribuât ainsi au charme de la femme ! Elles apparaissent maintenant, tels de grands garçons manqués, sortis de la brousse. Les unes, les yeux chargés d'éclairs et de rage impuissante défient la foule et ses quolibets ; les autres, telle cette pauvre gamine, pleurent en silence... Il est toujours triste de voir pleurer une femme...

Parmi tous ces badauds, les uns rient aux éclats avec des contorsions d'épileptiques ; les autres hurlent, clament leur mépris. Il y a aussi les écœurés, les gens dignes, car il y a de tout dans une foule. La foule, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous et chacun réagit selon son tempérament et son éducation, s'il ne se laisse pas trop impressionner par l'atmosphère régnant autour de lui. Un coiffeur décidément fort habile dépêche trop vite sa besogne. Un confrère, par un raffinement de cruauté qui fait mal au cœur, semble prendre un malin plaisir à compléter sur cette pauvre tête l'œuvre des ciseaux par celle du rasoir. Et comme si le châtiment ne suffisait pas, pour satisfaire cette foule en délire, elles apparaissent maintenant face au peuple comme devant l'objectif... et recueillent quelques méchancetés nouvelles. Puis c'est le triste défilé à travers les boulevards de notre ville, toujours au milieu des rires et des injures. « C'est bien fait ! » crient les gamins à tue-tête, sur l'air des lampions.

Et tous ces gens, qui auraient pu être satisfaits du spectacle unique qu'on vient de leur offrir, devenus soudain exigeants, estiment que l'opération n'a pas assez duré, que d'autres, bien d'autres femmes auraient dû subir le même sort, écartées délibérément à cause de leur naissance ou de leurs relations... Justice distributive ou justice de classe ? La foule est moutonnaire, elle est parfois puérile et cruelle. Et c'est pourtant la même foule qui, le matin même, suivait si dignement les cercueils de nos martyrs.

Document 3 :

« Des femmes désignées à la vindicte publique tondues violentées, tuées parfois... Tel est bien l'aspect le plus barbare de la libération du territoire. Un phénomène qui a fait des milliers de victimes mais si gênant que les historiens l'ont longtemps passé sous silence. Longtemps, les femmes tondues à la Libération ont été négligées par les historiens. Ce sont essentiellement des romans, des chroniques, des photographies, des films, des chansons qui en ont entretenu le souvenir. Citons pour mémoire, parmi tant d'autres. Le Quintette d'Avignon de Lawrence Durrell, Le Sourire du chat de François Maspero, les Carnets de Louis Guilloux, Hiroshima mon amour de Marguerite Duras et Alain Resnais, Le Vieil Homme et l'enfant de Claude Berri, la célèbre photo de **Robert Capa**, prise à Chartres au lendemain de la libération de la ville par les Américains, sans oublier La Belle qui couchait avec le roi de Prusse de Georges Brassens... Dans une historiographie guidée par la trame événementielle, politique et militaire, elles ne trouvaient leur place qu'en passant. Elles restaient pour ainsi dire innommables. Et pourtant, on a tondu plusieurs milliers de femmes, des dizaines de milliers peut-être. Les recherches les plus récentes sur les tontes font apparaître que l'on a tondu dans les grandes villes comme dans les bourgades, dans les régions où le maquis avait durement affronté l'occupant et ses séides français, comme en Dordogne, et dans celles où la présence massive de ces derniers empêchait l'action de la Résistance, comme dans le Cotentin, dans les marches annexées par le III^e Reich que l'on a longtemps crues préservées de ce phénomène, en Ardennes et en Alsace, par exemple, comme en Bretagne, dans les localités où de rudes affrontements avaient eu lieu entre les Alliés et la Wehrmacht comme dans d'autres où les Allemands s'étaient retirés sans combat... On a tondu en l'absence de toute directive centrale et de plan concerté, mais avec une régularité et un acharnement qui, rétrospectivement, choquent et stupéfient. Qu'au fil du temps la violence des images des tondues n'ait cessé de hanter les Français suffit d'ailleurs à signifier l'importance du phénomène. Les tontes commencent, dans les régions libérées, dès les premiers jours qui suivent le débarquement allié en Normandie, et se poursuivent au fil des combats jusqu'à la fin de l'hiver 1944-1945. Elles connaissent un regain au lendemain de la capitulation de l'Allemagne, avec quelques prolongements jusqu'à la fin de l'année 1945... La tonte des femmes est sans nul doute un rite de passage (de l'état de guerre à l'état de paix, de l'Occupation à la Libération, de la condition de vaincu à celle de vainqueur) et de purification (du pétainisme, de la Collaboration, de l'attentisme de beaucoup de Français), via la désignation d'un bouc émissaire : la persécution d'une prétendue coupable possédant toutes les caractéristiques d'une victime, il s'agissait généralement de **femmes isolées**, d'un faible niveau culturel, sans réelle conscience politique. **On leur reprochait indistinctement leurs amours antipatriotiques avec un soldat allemand, leurs activités de marché noir**, leurs dénonciations, leurs états de service dans un établissement réquisitionné par la Wehrmacht, leur enrôlement au service de la Gestapo, leur fréquentation des milieux collaborationnistes, la vente de leurs charmes à l'occupant, etc. Cette « justice » directe, expéditive ne se soucie pas d'établir des crimes ou des délits ni de les sanctionner selon leur gravité, mais de produire un spectacle vindicatif et libérateur, où la tonduë joue le rôle de l'ennemi vaincu. Partout, les tontes se présentent comme une fête sauvage, une cérémonie, un carnaval ou un charivari destiné à canaliser et purger les passions populaires, à conjurer le spectre de la guerre civile franco-française et à hâter le rétablissement de l'ordre légitime. Aussi trouve-t-on dans la plupart des cas des éléments de « scénographie » qui les situent au carrefour des frairies populaires et des grandes scènes de persécution d'antan : cortèges bruyants traversant ville ou village, **travestissements de la tonduë dont le front s'orne de croix gammées, inscriptions vengeresses inscrites au goudron ou à la peinture sur différentes parties du corps des « pécheresses » (« a fait fusiller son mari », « a couché avec les Boches », « collabo »...), exécution de la « sentence » sur une estrade située devant un bâtiment public, mélange inextricable de rires et de violence**. Mais, encore une fois, au-delà de cette forme générale, le tableau des tontes présente une infinie diversité. Ici, la tonte est encadrée par le maquis descendu des montagnes, dans le but de réduire les tensions, voire d'édifier la population : les prostituées, victimes idéales, se prêtent de bonne ou de mauvaise grâce à la « cérémonie », puis l'on passe à l'ordre du jour — le rétablissement de l'ordre républicain. Là, la foule des résistants de la vingt-cinquième heure et des héros improvisés s'empare d'une « boniche » que leur désigne la rumeur publique, la tond, la violente, la tue parfois...Malgré ces variantes, il demeure que, dès l'après-guerre, la femme tonduë est apparue comme la victime de la lâcheté des hommes. Le roman (par exemple, pour la littérature populaire, Les Combattants du petit bonheur d'Alphonse Boudard, Le Diable en rit encore de Régine Deforges, Allemande de François Nourissier), notamment, a beaucoup contribué à imposer cette image : la tonduë devenait la victime de la populace, de ses dévouements incontrôlés. Les violences sexistes de la Libération, dès lors, passaient sur le compte du « on » indéterminé de la mauvaise foule. Or, une approche systématique et raisonnée du phénomène, fondée sur l'examen des sources disponibles, tend à modifier sensiblement ce tableau : autant que de spontanéité désordonnée, il y a, dans les tontes, de l'organisation, de l'ordre, c'est-à-dire souvent des décisions locales imputables aux autorités provisoires du moment, des mises en scène conçues par elles avec plus ou moins de soin. Libérateurs, gendarmes, nouvelles autorités ont été, plus souvent qu'à leur tour, saisis par l'objectif du photographe sur le lieu de la tonte, dans le feu de l'action. Toute la difficulté, bien sûr, est de comprendre ces noces incongrues de la fête sauvage et du souci de l'ordre...

Alain Brossat, revue, l'Histoire numéro spécial, la France libérée, août 1994

Document1 : Chartres, le 18 Août 1944



Consignes :

- 1. Retrouvez sur le document 3, le nom du photographe qui est l'auteur de la prise de vue réalisée à Chartres en Août 1944.**
- 2. Donnez du sens à cette photographie grâce aux documents 2 et 3. Que nous montre-t-elle ? Que raconte-t-elle**
- 3. Quelles informations non visibles sur la photographie nous apporte l'article de la Lozère libre ?**

Document 2 « Femmes tondues » : La Lozère libre, 15 octobre 1944.

Le maquis est arrivé d'hier et déjà le peuple réclame justice... Le boulevard de la Poste est noir de monde et la foule s'étale très dense sur les trottoirs.

« On va tondre les femmes ! » Les malheureuses filles d'Ève paraissent enfin sur le balcon de l'hôtel de Paris où la fameuse opération doit avoir lieu. **Les huées de la foule les accueillent.** Une voisine a reconnu parmi elles une connaissance et m'explique déjà, dans les détails, les relations intimes... Trois coiffeurs, les plus jeunes, comme pour mortifier davantage encore ces malheureuses, s'exécutent aussitôt. La première, mal rassurée, s'assied sur la chaise de torture et le spectacle commence, très populaire. Quelques privilégiés, sur le bord du trottoir, d'autres hissés un peu partout, sur les tables et les bancs, en jouissent pleinement. Ils trépignent d'aise, s'écrasent littéralement, se triturent les pieds pour être au premier rang. Les mèches brunes ou blondes s'envolent comme à regret et les têtes apparaissent nues, affreusement nues ! Je n'aurais jamais cru que la chevelure contribuât ainsi au charme de la femme ! Elles apparaissent maintenant, tels de grands garçons manqués, sortis de la brousse. Les unes, les yeux chargés d'éclairs et de rage impuissante défient la foule et ses **quolibets** ; les autres, telle cette pauvre gamine, pleurent en silence... Il est toujours triste de voir pleurer une femme...

Parmi tous ces badauds, les uns rient aux éclats avec des contorsions d'épileptiques ; **les autres hurlent, clament leur mépris. Il y a aussi les éccœurés, les gens dignes, car il y a de tout dans une foule.** La foule, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous et chacun réagit selon son tempérament et son éducation, s'il ne se laisse pas trop impressionner par l'atmosphère régnant autour de lui. Un coiffeur décidément fort habile dépêche trop vite sa besogne. Un confrère, par un raffinement de cruauté qui fait mal au cœur, semble prendre un malin plaisir à compléter sur cette pauvre tête l'œuvre des ciseaux par celle du rasoir. Et comme si le châtiment ne suffisait pas, pour satisfaire cette foule en délire, elles apparaissent maintenant face au peuple comme devant l'objectif... et recueillent quelques méchancetés nouvelles. Puis c'est **le triste défilé** à travers les boulevards de notre ville, toujours au milieu des rires et **des injures. « C'est bien fait ! » crient les gamins à tue-tête, sur l'air des lampions.**

Et tous ces gens, qui auraient pu être satisfaits du spectacle unique qu'on vient de leur offrir, devenus soudain exigeants, estiment que l'opération n'a pas assez duré, que d'autres, bien d'autres femmes auraient dû subir le même sort, écartées délibérément à cause de leur naissance ou de leurs relations... Justice distributive ou justice de classe ? La foule est moutonnaire, elle est parfois puérile et cruelle. Et c'est pourtant la même foule qui, le matin même, suivait si dignement les cercueils de nos martyrs.

Consignes :

- 1. Retrouvez sur le document 3, le nom du photographe qui est l'auteur de la prise de vue réalisée à Chartres en Août 1944.**
- 2. Donnez du sens à cette photographie grâce aux documents 2 et 3. Que nous montre-t-elle ? Que raconte-t-elle**
- 3. Quelles informations non visibles sur la photographie nous apporte l'article de la Lozère libre ?**
- 4. Quelle phrase du document 3 nous précise que ces scènes de tonte ont eu lieu sur tout le territoire à la Libération ? Quand débutent-t-elle ? Quand s'achèvent-elles ?**

Document 3 :

« Des femmes désignées à la vindicte publique tondues violentées, tuées parfois... Tel est bien l'aspect le plus barbare de la libération du territoire. Un phénomène qui a fait des milliers de victimes mais si gênant que les historiens l'ont longtemps passé sous silence. Longtemps, les femmes tondues à la Libération ont été négligées par les historiens. Ce sont essentiellement des romans, des chroniques, des photographies, des films, des chansons qui en ont entretenu le souvenir. Citons pour mémoire, parmi tant d'autres. Le Quintette d'Avignon de Lawrence Durrell, Le Sourire du chat de François Maspero, les Carnets de Louis Guilloux, Hiroshima mon amour de Marguerite Duras et Alain Resnais, Le Vieil Homme et l'enfant de Claude Berri, la célèbre photo de **Robert Capa**, prise à Chartres au lendemain de la libération de la ville par les Américains, sans oublier La Belle qui couchait avec le roi de Prusse de Georges Brassens... Dans une historiographie guidée par la trame événementielle, politique et militaire, elles ne trouvaient leur place qu'en passant. Elles restaient pour ainsi dire innommables. Et pourtant, on a tondu plusieurs milliers de femmes, des dizaines de milliers peut-être. Les recherches les plus récentes sur les tontes font apparaître que **l'on a tondu dans les grandes villes comme dans les bourgades, dans les régions où le maquis avait durement affronté l'occupant et ses séides français, comme en Dordogne, et dans celles où la présence massive de ces derniers empêchait l'action de la Résistance, comme dans le Cotentin, dans les marches annexées par le III^e Reich que l'on a longtemps crues préservées de ce phénomène, en Ardennes et en Alsace, par exemple, comme en Bretagne, dans les localités où de rudes affrontements avaient eu lieu entre les Alliés et la Wehrmacht comme dans d'autres où les Allemands s'étaient retirés sans combat...** On a tondu en l'absence de toute directive centrale et de plan concerté, mais avec une régularité et un acharnement qui, rétrospectivement, choquent et stupéfient. Qu'au fil du temps la violence des images des tondues n'ait cessé de hanter les Français suffit d'ailleurs à signifier l'importance du phénomène. **Les tontes commencent, dans les régions libérées, dès les premiers jours qui suivent le débarquement allié en Normandie, et se poursuivent au fil des combats jusqu'à la fin de l'hiver 1944-1945. Elles connaissent un regain au lendemain de la capitulation de l'Allemagne, avec quelques prolongements jusqu'à la fin de l'année 1945...** La tonte des femmes est sans nul doute un rite de passage (de l'état de guerre à l'état de paix, de l'Occupation à la Libération, de la condition de vaincu à celle de vainqueur) et de purification (du pétainisme, de la Collaboration, de l'attentisme de beaucoup de Français), via la désignation d'un bouc émissaire : la persécution d'une prétendue coupable possédant toutes les caractéristiques d'une victime, il s'agissait généralement de **femmes** isolées, d'un faible niveau culturel, sans réelle conscience politique. **On leur reprochait indistinctement leurs amours antipatriotiques avec un soldat allemand, leurs activités de marché noir, leurs dénonciations, leurs états de service dans un établissement** réquisitionné par la Wehrmacht, leur enrôlement au service de la Gestapo, leur fréquentation des milieux collaborationnistes, la vente de leurs charmes à l'occupant, etc. Cette « justice » directe, expéditive ne se soucie pas d'établir des crimes ou des délits ni de les sanctionner selon leur gravité, mais de produire un spectacle vindicatif et libérateur, où la tonduë joue le rôle de l'ennemi vaincu. Partout, les tontes se présentent comme une fête sauvage, une cérémonie, un carnaval ou un charivari destiné à canaliser et purger les passions populaires, à conjurer le spectre de la guerre civile franco-française et à hâter le rétablissement de l'ordre légitime. Aussi trouve-t-on dans la plupart des cas des éléments de « scénographie » qui les situent au carrefour des frairies populaires et des grandes scènes de persécution d'antan : cortèges bruyants traversant ville ou village, **travestissements de la tonduë dont le front s'orne de croix gammées, inscriptions vengeresses inscrites au goudron ou à la peinture sur différentes parties du corps des « pécheresses » (« a fait fusiller son mari », « couché avec les Boches », « collabo »...), exécution de la « sentence » sur une estrade située devant un bâtiment public, mélange inextricable de rires et de violence.** Mais, encore une fois, au-delà de cette forme générale, le tableau des tontes présente une infinie diversité. Ici, la tonte est encadrée par le maquis descendu des montagnes, dans le but de réduire les tensions, voire d'édifier la population : les prostituées, victimes idéales, se prêtent de bonne ou de mauvaise grâce à la « cérémonie », puis l'on passe à l'ordre du jour — le rétablissement de l'ordre républicain. Là, la foule des résistants de la vingt-cinquième heure et des héros improvisés s'empare d'une « boniche » que leur désigne la rumeur publique, la tond, la violente, la tue parfois...Malgré ces variantes, il demeure que, dès l'après-guerre, la femme tonduë est apparue comme la victime de la lâcheté des hommes. Le roman (par exemple, pour la littérature populaire, Les Combattants du petit bonheur d'Alphonse Boudard, Le Diable en rit encore de Régine Deforges, Allemande de François Nourissier), notamment, a beaucoup contribué à imposer cette image : la tonduë devenait la victime de la populace, de ses dévouements incontrôlés. Les violences sexistes de la Libération, dès lors, passaient sur le compte du « on » indéterminé de la mauvaise foule. Or, une approche systématique et raisonnée du phénomène, fondée sur l'examen des sources disponibles, tend à modifier sensiblement ce tableau : autant que de spontanéité désordonnée, il y a, dans les tontes, de l'organisation, de l'ordre, c'est-à-dire souvent des décisions locales imputables aux autorités provisoires du moment, des mises en scène conçues par elles avec plus ou moins de soin. Libérateurs, gendarmes, nouvelles autorités ont été, plus souvent qu'à leur tour, saisis par l'objectif du photographe sur le lieu de la tonte, dans le feu de l'action. Toute la difficulté, bien sûr, est de comprendre ces noces incongrues de la fête sauvage et du souci de l'ordre...

Alain Brossat, revue, l'Histoire numéro spécial, la France libérée, août 1994



Femmes françaises tondues pour collaboration. (Mémorial de Caen)

Photographie anonyme prise en Basse-Normandie en 1945, vraisemblablement pour le compte de l'armée américaine, (voir analyse sur le site, [Histoire par l'image](#))

Consignes :

- 1. Retrouvez sur le document 3, le nom du photographe qui est l'auteur de la prise de vue réalisée à Chartres en Août 1944.**
- 2. Donnez du sens à cette photographie grâce aux documents 2 et 3. Que nous montre-t-elle ? Que raconte-t-elle**
- 3. Quelles informations non visibles sur la photographie nous apporte l'article de la Lozère libre ?**
- 4. Quelle phrase du document 3 nous précise que ces scènes de tonte ont eu lieu sur tout le territoire à la Libération ? Quand débutent-elles ? Quand s'achèvent-elles ?**
- 5. Quelle est pour Alain Boissat la signification symbolique de la tonte des femmes ?**

Document 3 :

« Des femmes désignées à la vindicte publique tondues violentées, tuées parfois... Tel est bien l'aspect le plus barbare de la libération du territoire. Un phénomène qui a fait des milliers de victimes mais si gênant que les historiens l'ont longtemps passé sous silence. Longtemps, les femmes tondues à la Libération ont été négligées par les historiens. Ce sont essentiellement des romans, des chroniques, des photographies, des films, des chansons qui en ont entretenu le souvenir. Citons pour mémoire, parmi tant d'autres. Le Quintette d'Avignon de Lawrence Durrell, Le Sourire du chat de François Maspero, les Carnets de Louis Guilloux, Hiroshima mon amour de Marguerite Duras et Alain Resnais, Le Vieil Homme et l'enfant de Claude Berri, la célèbre photo de **Robert Capa**, prise à Chartres au lendemain de la libération de la ville par les Américains, sans oublier La Belle qui couchait avec le roi de Prusse de Georges Brassens... Dans une historiographie guidée par la trame événementielle, politique et militaire, elles ne trouvaient leur place qu'en passant. Elles restaient pour ainsi dire innommables. Et pourtant, on a tondu plusieurs milliers de femmes, des dizaines de milliers peut-être. Les recherches les plus récentes sur les tontes font apparaître que **l'on a tondu dans les grandes villes comme dans les bourgades, dans les régions où le maquis avait durement affronté l'occupant et ses séides français, comme en Dordogne, et dans celles où la présence massive de ces derniers empêchait l'action de la Résistance, comme dans le Cotentin, dans les marches annexées par le III^e Reich que l'on a longtemps crues préservées de ce phénomène, en Ardennes et en Alsace, par exemple, comme en Bretagne, dans les localités où de rudes affrontements avaient eu lieu entre les Alliés et la Wehrmacht comme dans d'autres où les Allemands s'étaient retirés sans combat...** On a tondu en l'absence de toute directive centrale et de plan concerté, mais avec une régularité et un acharnement qui, rétrospectivement, choquent et stupéfient. Qu'au fil du temps la violence des images des tondues n'ait cessé de hanter les Français suffit d'ailleurs à signifier l'importance du phénomène. **Les tontes commencent, dans les régions libérées, dès les premiers jours qui suivent le débarquement allié en Normandie, et se poursuivent au fil des combats jusqu'à la fin de l'hiver 1944-1945. Elles connaissent un regain au lendemain de la capitulation de l'Allemagne, avec quelques prolongements jusqu'à la fin de l'année 1945...** **La tonte des femmes est sans nul doute un rite de passage (de l'état de guerre à l'état de paix, de l'Occupation à la Libération, de la condition de vaincu à celle de vainqueur) et de purification (du pétainisme, de la Collaboration, de l'attentisme de beaucoup de Français), via la désignation d'un bouc émissaire : la persécution d'une prétendue coupable possédant toutes les caractéristiques d'une victime**, il s'agissait généralement de **femmes** isolées, d'un faible niveau culturel, sans réelle conscience politique. **On leur reprochait indistinctement leurs amours antipatriotiques avec un soldat allemand, leurs activités de marché noir, leurs dénonciations, leurs états de service dans un établissement** réquisitionné par la Wehrmacht, leur enrôlement au service de la Gestapo, leur fréquentation des milieux collaborationnistes, la vente de leurs charmes à l'occupant, etc. Cette « justice » directe, expéditive ne se soucie pas d'établir des crimes ou des délits ni de les sanctionner selon leur gravité, mais de **produire un spectacle vindicatif et libérateur, où la tonduë joue le rôle de l'ennemi vaincu**. Partout, les tontes se présentent comme une fête sauvage, une cérémonie, un carnaval ou un charivari destiné à canaliser et purger les passions populaires, à conjurer le spectre de la guerre civile franco-française et à hâter le rétablissement de l'ordre légitime. Aussi trouve-t-on dans la plupart des cas des éléments de « scénographie » qui les situent au carrefour des frairies populaires et des grandes scènes de persécution d'antan : **cortèges bruyants traversant ville ou village, travestissements de la tonduë dont le front s'orne de croix gammées, inscriptions vengeresses inscrites au goudron ou à la peinture sur différentes parties du corps des « pécheresses » (« a fait fusiller son mari », « a couché avec les Boches », « collabo »...), exécution de la « sentence » sur une estrade située devant un bâtiment public, mélange inextricable de rires et de violence**. Mais, encore une fois, au-delà de cette forme générale, le tableau des tontes présente une infinie diversité. Ici, la tonte est encadrée par le maquis descendu des montagnes, dans le but de réduire les tensions, voire d'édifier la population : les prostituées, victimes idéales, se prêtent de bonne ou de mauvaise grâce à la « cérémonie », puis l'on passe à l'ordre du jour — le rétablissement de l'ordre républicain. Là, la foule des résistants de la vingt-cinquième heure et des héros improvisés s'empare d'une « boniche » que leur désigne la rumeur publique, la tond, la violente, la tue parfois...Malgré ces variantes, il demeure que, dès l'après-guerre, la femme tonduë est apparue comme la victime de la lâcheté des hommes. Le roman (par exemple, pour la littérature populaire, Les Combattants du petit bonheur d'Alphonse Boudard, Le Diable en rit encore de Régine Deforges, Allemande de François Nourissier), notamment, a beaucoup contribué à imposer cette image : la tonduë devenait la victime de la populace, de ses défoulements incontrôlés. Les violences sexistes de la Libération, dès lors, passaient sur le compte du « on » indéterminé de la mauvaise foule. Or, une approche systématique et raisonnée du phénomène, fondée sur l'examen des sources disponibles, tend à modifier sensiblement ce tableau : autant que de spontanéité désordonnée, il y a, dans les tontes, de l'organisation, de l'ordre, c'est-à-dire souvent des décisions locales imputables aux autorités provisoires du moment, des mises en scène conçues par elles avec plus ou moins de soin. Libérateurs, gendarmes, nouvelles autorités ont été, plus souvent qu'à leur tour, saisis par l'objectif du photographe sur le lieu de la tonte, dans le feu de l'action. Toute la difficulté, bien sûr, est de comprendre ces noces incongrues de la fête sauvage et du souci de l'ordre...

Alain Brossat, revue, l'Histoire numéro spécial, la France libérée, août 1994